

Les premiers jours. Tout est prêt. Après l'inquiétude initiale, je me réjouis de l'emménagement. La halle nouvelle est belle, envahie de lumière. Des couchers de soleil offrent aux vastes horizons leur orfèvrerie fausse. La lancent sans pudeur sur la terre plate. Décorent des arbres et ornent le bras de la vieille dame qui toujours, le soir, traverse la rue devant moi, pas réguliers et sans regarder. Les cheveux blancs s'enflamment. Pétrifié, le monde devient raide. Devient le jouet de Midas. Un autre nuage chasse ce monde aux lamelles d'or et le bleu, qui chaque fois devance le noir, dessine avec l'ombre une tonalité vespérale. Cercle mon regard dans la boîte en verre. L'artiste sous la cloche à fromage, les mains couvertes de striures. Le sort des habitants de maisons de verre est le péché.

Un mannequin en polystyrène, une mégapoupée sans arêtes. Va-t-on pénétrer cette poupée avec des barres et créer un squelette qui ne fait pas obstacle. Sans friction, le plâtre doit croître, sans que mon regard batte des étincelles sur le métal. Je veux rejoindre la légèreté et la vitesse des petits *bozzetti* dans cette dimension aussi. Je ne veux pas de fascisme d'application. Je veux un monument de l'évidence, une sculpture dont la dimension se fonde sur la manie de ne pas admettre une fin, comme si sa hauteur était seulement une erreur capricieuse. À ce moment-là, je dessine cette idée. Le temps, je le passe en comprenant, et je pompe l'air comme un hanneton qui veut s'envoler.

Le genou mord, grossit en tête d'enfant et demande une négation médicale et des doigts réprobateurs. Mord fourmi dérangée muscles de nuque. Fées jettent étoiles dérangées et clignent diversion. Mais je connais volonté et aventure, et je sautille imprudence et caprice, et je baise la main douce de la provocation, et je vais lui montrer.

*Pèse lourdeur  
comme poids de nain  
oublié du palais de bouffe,  
file perte de temps  
aux échecs funèbres,  
recompte jours de fête la bien-aimée,  
demande toujours des preuves de bonheur  
et m'importune dans mon labeur.*

3  
WILL IMMER <sup>GLÜCKS</sup> ~~SEIN~~ BEWEISE  
UND STÖRT NUR ANZIME  
LEBENSE.





1207.006  
8115118

Deux *bozzetti* sont achevés. Sauvages et illustratifs, ils instruisent sur les zones problématiques de la sculpture. La poitrine doit s'émanciper. Ou les bras doivent percer comme des massues un plan invisible. Parce que la grandeur de la sculpture demande un jeu libre d'abstraction. Elle doit être rationnelle comme un rocher. Oublie les muscles. Libres, presque en caressant la main, les surfaces doivent s'étendre et déterminer leurs bords et angles à venir. Évidemment, la sculpture est debout. Évidemment, la sculpture se tend vers l'avant, mais c'est juste la silhouette et secondaire et fait pour être vu de loin. En principe, pour vivre la sculpture, faudrait-il ramper sur sa surface comme un coléoptère. Seul le myope au nez énorme sait comment aspirer la sculpture et sentir la vibration, la pulsation rêvée qui nécessite, enfin, la fonte en bronze. Sculpture, en effet, est un artifice pour aveugles ou pour gens aux yeux révoltés, qui miroitent l'œuvre sur leur âme en l'y préservant pour toujours. Sont plus tard de l'autre côté, quand nous échangeons nos âmes. Les anges riches, jubilants, auxquels les dieux, en raison de leur conversation agréable et de leur esprit gai, font cadeau de l'éternité.

Il est dimanche matin. Neige blanche encercle l'atelier. Les souris envahissent la maison chaude et nous les rattrapons, poursuivons, assassinons. Chaque matin une.

La statue se replie trop sur le dos. Le mouvement en avant, le jeu ne se produisent pas encore. Elle, la statue, se retire comme l'homme se retire du feu, à cause de la chaleur, dans la peur de brûler ses doigts tendus. Mais qu'est-ce que ce feu, l'éternel ? La perfection ? Le succès ? Le triomphe ? La nuit ? Ou l'ombre qui nous entoure et qui est noircie de mille contes qu'elle rassemble et raconte parfois, avec le vent, souffleur insidieux qui, involontairement, le soir, pendant l'heure violette quand « même l'athée est un peu croyant », nous effraye avec ses ballades empruntées à cette ombre, nous empoisonne l'anticipation de la

nuit, du repos, faisant ainsi que le bonheur désiré et la joie de vivre dessèchent vite et deviennent comme des gouttes de rosée. Et la cuirasse qu'est la mort, et la malédiction qu'est l'éternité, et le désespoir vis-à-vis du fait que l'éternel lui-même est limité et finit dans le néant, et rend chaque instant si précieux qu'on se réjouit de chaque lumière, de chaque douleur. Car douleur malgré tout est vie et assure le dernier sentiment qui nous lie à ce monde. Ce monde est la vie, et cette vie néanmoins est trop courte, elle suffit juste pour entrevoir comment elle aurait pu être belle. N'est la vie qu'un manque de temps damné, limité au jour, à l'heure, à la minute, à la seconde, de même que le regard qui s'attarde d'une belle femme dure mille éternités, et ce n'est que lors du baiser que le goût de la mort s'adoucit.